

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Lundi, 12 Février, 2001

L'espace du théâtre est chiche, dans la société comme dans les journaux qui la reflètent. Voilà pourquoi nous ne pouvons traiter qu'aujourd'hui de la représentation de la pièce de Jean-Luc Lagarce, *Le Pays lointain*, mise en scène par François Rancillac (1), à laquelle nous avons assisté il y a quelque temps déjà. Des lecteurs se plaignent parfois de ces retards sur l'actualité, qu'à juste titre ils estiment préjudiciables. Ils n'ont pas tort. Qu'ils sachent que cela ne nous amuse pas non plus. Mais *l'Humanité*, journal généraliste, n'est pas exclusivement voué au théâtre. Il faut aussi parler du reste - lequel, n'est-ce pas ? - est considérable. La forme de la chronique offre néanmoins l'avantage de s'étendre un peu sur les sujets, en quoi elle diffère de la simple note d'un téléx-consommateur attirant au jour le jour l'attention sur tel ou tel spectacle.

En novembre dernier, ici même, nous saluions la réalisation, par Joël Jouanneau, dans la petite salle du Théâtre national de la Colline, de *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce. *Le Pays lointain* s'édifie sur la même trame, sauf que cette fois, dans le récit du retour à la maison de famille en province, Louis (figure lisible de l'auteur) a non seulement affaire aux vivants, mère, sour, frère, belle-sour, garçons de rencontre, mais aussi aux morts ; son père et un jeune amant.

Un viril adieu

au monde

C'est une œuvre testamentaire, écrite avec ce stoïcisme impavide et distant que l'auteur, mort à trente-huit ans du sida, mit un point d'honneur à accomplir jusqu'à la fin. J'avoue, à ma honte, n'avoir vraiment découvert Lagarce poète dramatique qu'à titre posthume, grâce à des gens comme Jouanneau donc, Stanislas Nordey, Hervé Pierre, Rancillac à présent, qui ont su donner à entendre et voir son viril adieu au monde, dans lequel la nostalgie compte peu, sinon en sourdine. Il tint avant tout à voir clair en lui-même. Je décèle là une manière d'héroïsme, propre d'ailleurs à maints amis qui furent atteints du même mal. Ce que Rancillac et ses interprètes (j'en cite les noms afin qu'ils s'impriment : Patrick Azam, Corinne Darmon, Yann de Graval, Marc Ernotte, Yves Graffey, Christine Guénon, Gaël Lescot, Adama Niane, Laurent Prévot, Frédérique Ruchaud et Bénédicte Wenders) nous offrent n'est rien moins qu'un genre d'opéra parlé, livré avec feu par le biais d'incessantes ruptures de ton, de brèves envolées lyriques et des retombées prosaïques, au fil d'un jeu tour à tour grave et enjoué, sans un pouce de graisse emphatique. C'est de l'art, pur et simple, qui bascule sans répit dans la vie, celle de l'auteur, certes, mais aussi dans la nôtre, grâce à la chaude faculté d'empathie qui rayonne à la cantonade.

Une architecture

intérieure onirique

Au commencement, ils évoluent tous autour de Louis (Marc Ernotte, présent absent), au milieu de housses en plastique recouvrant je-ne-sais-quoi. Cela suggère une architecture intérieure onirique. Plus tard, ces housses arrachées (scénographie de Raymond Sarti), on découvre de nombreux lits d'hôpital métalliques, disposés en tous sens. Ils composent un chemin labyrinthique, propice aux apparitions et aux disparitions alternatives des uns, des autres. Les comédiens, sur ces lits, peuvent se mettre debout, s'allonger, dessus, dessous, courir, sauter. Louis était censé venir parler avec les siens, leur faire l'aveu, peut-être, de celui qu'il est, fils et frère en rupture de ban, homosexuel et artiste errant. A peine est-il descendu du train avec l'ami, dit de " Longue Date ", que le carrousel des autres se met en branle. Ils le sollicitent, demandent des comptes, ressassent le passé, font des reproches, s'apitoient sur eux-mêmes... Et celui qui sait qu'il va partir les écoute, les contemple, leur adresse la parole à point nommé, spectateur du théâtre de son existence qui s'efface progressivement. Le cour pris dans une main invisible, on assiste à ce dialogue des vivants en sursis et de ceux qui ne le sont déjà plus avec une sensation d'évidence criante. Les deux morts saucissonnent, pendant que d'autres figures continuent de présenter leurs doléances, de méditer sur elles-mêmes, en liaison permanente avec celui qui ne dit mot ou presque, le visage assoupli par un fin sourire ou soudain étonnamment assombri, tourné vers le dedans de lui-même.

Le grand désarroi

que c'est de vivre

François Rancillac dit justement ceci : " Hors de tout sentier battu, Lagarce a su inventer un "théâtre du désastre", discontinu et fragmentaire, un théâtre du manque (manque de sens, de centre, de situation, d'histoire, d'Histoire) mais débordant de tendresse et d'humour pour raconter encore le grand désarroi que c'est de vivre. " On ne peut que souscrire à cette pertinente définition, de surcroît fervente, à l'instar d'une réalisation dont chaque élément s'adresse à nous, au plus secret de l'intime, au sein d'une douce violence perpétuelle. Dans *Le Pays lointain*, Jean-Luc Lagarce se paye le luxe de l'absolue sincérité en faisant l'éloge de l'égoïsme. Mais il laisse aussi entendre, au passage, quelques foudroyantes considérations sur les conditions d'être de sa famille ouvrière. Alors cet " égoïste ", qui avait fui jeune la " sorte de ville " où il était né, dit encore des choses infiniment profondes sur la société, avec la lucidité de celui qui, s'étant séparé, soit ayant au fond le sentiment d'avoir trahi, tel qu'il est, en marge double, sexuelle et sociale, acquitte enfin la dette qu'il avait semblé négliger.

(1) Au Théâtre de la Tempête, Carouagerie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris, tél. loc. 01 43 28 36 36, jusqu'au 14 février. Le théâtre de Jean-Luc Lagarce est publié aux Solitaires Intempestifs, maison d'édition qu'il avait fondée avec François Berreur.